

Au marché

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ET VIVE ENCORE LE PATOIS !

DANS notre beau et bon canton de Vaud, un temps fut où le patois a été sérieusement battu en brèche. On lui ferma impitoyablement la porte de l'école et les jeunes se croyaient déshonorés que d'en prononcer un mot. Seuls, quelques vieux hasardaient timidement par ci par là certaines expressions patoises. Cet idiome était leur parler préféré, parce qu'il était vraiment l'interprète fidèle de leurs sentiments, de leurs impressions, de leurs désirs et de leurs volontés, parce qu'entre eux ils se comprenaient mieux ; parce que le patois était bien l'expression de leur caractère, le reflet de leur vie simple et champêtre. Aussi bien ce pauvre patois avait-il dû se réfugier dans le *Conteur Vaudois* et dans l'*Almanach du Messager boiteux de Berne et Vevey*, aux foyers desquels il y eut toujours pour lui une petite place et un chaud accueil.

Aujourd'hui, l'ostracisme dont souffrit un moment le patois semble avoir cessé. Notre bon vieux idiome est réhabilité. Peu à peu, lui reviennent les sympathies de jadis et il en acquiert de nouvelles. On reconnaît et apprécie de plus en plus sa saveur sans pareille, sa bonhomie, l'originalité de son vocabulaire. Il est des choses qu'on dit en patois, qu'on ne peut dire en français ; dans cette dernière langue, elles ont trop de... sel ou pas autant. Il est des mots charmants, des mots évocateurs, dont le français n'a pas les pareils, ainsi tenez, pour n'en citer qu'un, le printemps, par exemple, puisque nous y allons, en patois c'est *lo saillifrou*. Il n'y a pas de comparaison possible. Le mot français ne dit rien ou presque rien ; il faut pour le comprendre aller frapper à la porte de l'étymologie, et que vous apprend-elle ? Que « printemps » vient du latin *primus* et de *tempus*, le « premier temps » de l'année, la première saison, si vous aimez mieux. Mais ce n'est pas tout à fait juste, car l'année s'ouvre au milieu de l'hiver. Et puis, ce n'est pas son rang dans le rôle des saisons qui vous fait aimer le printemps ; vous vous en moquez pas mal. Ce que vous aimez en lui, ce sont ses fleurs, ses buissons verdoyants, tout vibrants du chant des oiseaux, c'est le reste, enfin... ce « coquin » de printemps, *lo saillifrou*, quoi !

Saluons la résurrection du patois et la réunion qui aura lieu le dimanche 18 courant à Vutserins (Vucherens) et dont voici le programme :
Cein que lài arâi la vèprâ :

Tsant Nationa. — *Mon Paï* (cliaque sè rëcîtè). — *Conférence su lou patois*, pè M. J. Cordey. — *La Tsanson dâo Dzorât.* — *La Tsaplliaie dè Morgarten* (cliaque sè rëcîtè). — *A onna veilhia dè vin couet*, comédi ein'on'acte dè J. Cordey. — *L'Alpée* (cliaque l'è tsantaïe pè quatrou còo). — *Lou pllie vilhion mariâdzou dè la terra* (cliaque sè rëcîtè).

Lou tantout, mimou programmou, mà la Conférence sarâi reimplliacha pè : *Onna déguelhia* (dè O. Chambaz). — *Co-è-te ?* (cliaque sè rëcôtè). — *Lou premi sôillon dè la terra* (cliaque sè rëcîtè).

Au marché. — Un paysan, venant vendre des tomates en ville, rencontre sur le marché un ami qui lui demande :

— Combien de tomates as-tu dans ton panier ?
— Si tu devines, elles sont toutes les neuf à toi.
— Ma foi... dans ce panier-là, il peut bien y en avoir quelque chose comme... neuf.
— Qui diable aurait pu se douter que tu devinais si vite ! Eh bien ! allons boire une bouteille.

Attention aux écoliers. S'ils ont besoin d'aliments solides, on doit leur déconseiller les épices, les œufs ou trop de viande. Ils trouveront un mets digestif et rapidement assimilable, ainsi que du blanc d'œuf et de la graisse végétale en abondance dans le CACAO — TOBLER — en paquets plombés.
— **Grand rabais,** le comestible le meilleur le marché, **plus que 25 cent. les 100 gr.** (1/5 de livre).

BLANCHE

(Conte.)

ÉTAIT, me semble-t-il, un vendredi soir ; après tout, si vous préférez que ce soit un jeudi, je suis disposé à répondre à votre désir ; cela n'a d'ailleurs aucune importance ; c'est une vulgaire entrée en matière, rien de plus ; autant commencer ainsi qu'autrement, n'êtes-vous pas d'accord ? C'était donc un jeudi soir, la nuit tombait, la lampe éclairait peu.

Durant la journée entière, je m'étais dit : « Demain, examen de mathématiques, il va falloir le travailler », puis j'ajoutais : « Il serait pénible de me mettre à l'ouvrage maintenant ; attendons que le soleil décampe. » Décampe vous offusque peut-être ? Mais considérez, je vous prie, que je formulais cette phrase dans mon for intérieur, endroit où il se passe des incidents pires qu'une liberté de langage.

Après quelques heures écoulées dans un repos cynique, je m'installai enfin dans ma chambre, et, la tête entre les mains, assis devant ma table chargée de bouquins, de paperasses, de restes de pommes, je me mis à étudier : « Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut construire deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, qui partent... Veuux-tu pousser la fenêtre, s'il te plaît, cette pluie sur les contrevents m'agace. »

Ma cousine s'exécuta, et, gentille, se détournant un peu de mon côté :

— Monsieur n'est point disposé à rêver, aujourd'hui ?

— Hélas ! je suis perdu dans les polygones !... Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut mener deux diamètres perpendi... Dis donc ?

— Voilà ?

— Aie l'obligeance de fermer les portes, les courants d'air enlèvent mes feuilles de papier : elles s'envolent... j'ai froid dans le dos... Pour inscrire un carré dans un cercle, il faut mener deux dia... Diable ! il tonne ?

— Oui, as-tu peur ?

— J'ai d'autres préoccupations.

Et je m'embarrassais dans mes calculs ; cependant mon esprit, malgré ma volonté, se prélassait dans une demi-somnolence délicieuse ; je prêtais distraitemment l'oreille au bruissement monotone du feuillage remuant sous l'averse...

— Blanche, petite Blanche, savoures-tu cette fraîcheur qui nous arrive par bouffées et qui nous parvient pleine du parfum des fleurs ? Aimes-tu comme moi ce temps-ci, petite Blanche ? Je ne saurais t'exprimer le bien qu'il me cause, il me... comment dirais-je ? Tiens, il me ravigote l'âme.

— C'est pittoresque comme expression, l'Académie française, j'en suis sûre, serait heureuse de s'en emparer... Ah ! mon Dieu ! quel éclair !

— L'orage approche, il menace la ville, fait-il très sombre au dehors ?

— Je n'ose regarder.

— Attends.

Je me lève, j'ouvre les volets, la force me manque pour les retenir, je les lâche, le vent les projette violemment contre le mur, la pluie, nous coupant la respiration, s'écrase sur nos visages, un coup de tonnerre éclate formidable et se prolonge avec des secousses inégales, semblables à celles d'un char de ferraille bondissant sur des chemins rocailleux.

— Ferme !... ferme, je t'en supplie !

Je me précipite en avant, je me penche, je tire brusquement à moi les deux battants des volets, j'y fixe les crochets ; nous voici de nouveau en sûreté. Elle, folle de gaieté, s'essuyant le visage de son tablier, moi, la tête baissée, secouant en riant mes cheveux d'où l'eau glisse le long des mèches et tombe goutte à goutte.

— Merci de la douche, mon cousin ! Voilà où te conduit la curiosité ! Je suis mouillée jusqu'aux os, ma collerette est complètement froissée, et ma robe, donc ! Si au moins j'avais mis la vieille, comme j'y songeais ce matin, mais c'est la rose !

— Voilà où te mène la coquetterie, ma cousine.

— C'est cela ! au lieu d'implorer son pardon,

Monsieur sermonne, Monsieur se laisse aller à de judicieuses remarques, Monsieur sème les observations et... Monsieur sème son cahier, ajoute-t-elle en relevant les polygones réguliers qui trempaient dans une large flaque, au pied du lit.

— Seigneur ! le rouge a déteint dans le noir et le noir dans le bleu ! Je suis flambé !

— Pauvre ami, peut-être ces figures te paraîtront-elles plus claires, maintenant qu'elles sont délavées.

— Ah ! oui, je te conseille de me lancer des pointes ! Suggère-moi plutôt une heureuse idée, moi je ne puis réfléchir ; contemple dans quel état git ce décagone étoilé convexe ; quel bain ! Comment considérer désormais le point A là-dessus ?

— Blanche !

— Ma sœur ?

— Viens te coucher, ma chérie.

— Oh !... déjà ?

— Oui, ma chérie, l'ordonnance de ton médecin prescrit le repos.

— J'accours.

Elle s'élança joyeuse, puis, s'arrêtant tout à coup, une main sur la poignée de la porte :

— Ne te désole pas, me dit-elle, je recopierai ces lignes à mon réveil, veux-tu ?

— Je te remercie de ta bonté, mais j'essaierai de réparer le désastre moi-même, tu risquerais, toi, de te tromper, il faut prendre une infinité de mesures, c'est assez difficile.

— Hum !... est-ce vrai ? Voyons.

Elle s'approcha :

— Ça n'a pas l'air trop compliqué, ces ronds, avec un compas on les trace d'un petit geste : flitt !...

— Je l'avoue, mais comment bâtirais-tu ces constructions intérieures, ces droites, ces angles ?

— Avec une équerre et un rapporteur, pardi ! tac... tac... tac... voilà !

— Non, je te l'assure, il serait imprudent de te confier cette besogne. Adieu.

(A suivre.)

A MA SOEUR

*Ma chère sœur, ma tendre amie,
Nous voilà près de dix-huit ans :
Brune, piquante, assez jolie,
Vous aurez bientôt des amants.*

*Partant, croyez-moi, sœur aimable
Restez, la nuit, à la maison,
 Crainte de rencontrer le diable
 Sous la forme d'un beau garçon.*

*Avant d'entrer dans la couchette,
De maints agnus munissez-vous ;
 Et si puce vous inquiète,
 Toleréz ces larcins si doux !...*

C'est pas difficile. — On demandait à une boulangère :

— Pourquoi vos « vèques » sont-ils si petits ? Chez nous, les boulangers les font la moitié plus grands.

— C'est bien naturel.

— Comment donc ?

— Pardi, ils y mettent la moitié plus de pâte.

Le bon moment. — La femme d'un député à son amie :

— Moi, vois-tu, je présente toujours mes notes de couturière et de modiste à mon mari pendant une session, en ayant soin de choisir le jour où l'on traite du budget.

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors il est habitué aux fortes sommes, et il ne murmure jamais.

C'est souvent ainsi. — On demandait à M. X. :

— Quelles sont vos opinions politiques ?

— Mon Dieu, répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

Est-ce en Suisse ? — Un bon paysan causait avec son syndic.

— Vous avez l'air rêveur, Pierre-François, lui dit ce dernier : qu'est-ce que vous avez donc ?

— Mon Dieu, j'ai que je ne sais pas trop ce que je vais faire de mon fils.

— Où est-il, à présent ?

— En philosophie.

— Eh bien ! pourquoi qu'il n'y reste pas ? Où est-ce ça ?

Voirie. — Un balayeur est en train d'amoncèler la boue en petits tas bien réguliers. Un de nos bons myopes, allant à tort et à travers, se met à marcher au beau milieu. Le balayeur, avec abattement :

— Echinez-vous, avec ça, à faire de jolis tas de boue bien propres !